

COLLECTION
DES THÈSES

SOUTENUES

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE
DE PARIS.

AN 1818.

TOME SEPTIÈME.

THÈSE 176 à 205.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

IMPRIMEUR DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE,

rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13.

COLLECTION

DES THÈSES

SOUSCRIPTION

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE

DE PARIS

AN 1818

TOME SEPTIÈME



LAUREL LIBRARY

DE MÉDECINE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE
DE PARIS
AN 1818

17111
P232

CONSIDÉRATIONS

N° 176.

GÉNÉRALES

SUR LA MÉNÉSPAUSIE,

OU CESSATION DES MENSTRUES,

Et sur les moyens à employer pour prévenir les accidens
et les maladies qui peuvent l'accompagner ;

THÈSE

*Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris ,
le 8 août 1818 , pour obtenir le grade de Docteur en
médecine ;*

PAR GEORGES-MICHEL MALADIÈRE-MONTÉCOT, de Langres ,

Département de la Haute-Marne ;

Ex-Chirurgien des armées ; Bachelier ès-lettres de l'Académie de
de Paris.

A mérite égal, préférez pour ami un médecin à tout autre.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine , rue des Maçons-Sorbonne , n.° 13.

1818.

27470

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER.
M. CHAUSSIER.
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS.
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT.
M. PELLETAN, *Président.*
M. PERCY.
M. PINEL.
M. RICHARD.
M. THILLAYE.
M. DES GENETTES.
M. DUMÉRIL.
M. DE JUSSIEU.
M. RICHERAND, *Examineur.*
M. VAUQUELIN, *Examineur.*
M. DESORMEAUX, *Examineur.*
M. DUPUYTREN, *Examineur.*
M. MOREAU.
M. ROYER-COLLARD, *Examineur.*

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE,

ET

A MA MÈRE.

*En vous offrant le premier fruit de mes études médicales ,
je remplis un devoir aussi sacré qu'il est cher à mon cœur.
Puisse-je par ce témoignage d'attachement et de reconnaissance ,
vous dédommager de tous les sacrifices que vous avez
faits pour mon éducation.*

A MON FRÈRE,

MON MEILLEUR AMI.

G. M. MONTÉCOT.

Digitized by the Internet Archive
in 2025

CONSIDÉRATIONS

GÉNÉRALES

SUR LA MÉNÉSPAUSIE,

OU CESSATION DES MENSTRUES,

Et sur les moyens à employer pour prévenir les accidens
et les maladies qui peuvent l'accompagner.

PREMIÈRE PARTIE.

DANS les premières années de la vie, l'homme et la femme ne diffèrent que très-peu l'un de l'autre; ils ont à peu près la même constitution, le même air, la même allure, le même son de voix. Dans l'un et dans l'autre, les organes de la génération sont dans un sommeil profond, jusqu'à l'époque où un changement bien prononcé, tant au physique qu'au moral, va les séparer pour jamais.

A cet âge, qui est celui de la simplicité, de la candeur et de l'innocence, succède la puberté, considérée comme le printemps de la vie et la saison des plaisirs. C'est à cette époque que s'ouvre pour l'homme et la femme une nouvelle carrière, que commence pour eux un nouvel ordre de fonctions.

Des phénomènes bien sensibles, bien intéressans, précèdent et annoncent ce moment; mais ne pouvant les considérer dans l'un et l'autre sexe sans sortir de mon sujet, je me contenterai de parler

seulement de ceux qui se manifestent chez la plus belle et la plus précieuse moitié du genre humain.

La menstruation , à laquelle se rattachent tous ces phénomènes , serait sans doute un sujet bien digne de fixer mon attention ; mais , pour entrer dans tous les développemens que mérite cette importante fonction , il faudrait un volume entier ; c'est pourquoi quelques attrait qu'il me présente , je vais me borner à énoncer rapidement les plus sensibles , pour passer de suite à l'objet exclusif de ma dissertation.

Par le mot de *menstruation* , on entend un écoulement sanguin qui se fait périodiquement par les organes génitaux de la femme , avec ou sans troubles , ou même d'une manière avantageuse. (On l'appelle encore *règles* , *mois* , *ordinaires* , etc.)

C'est à l'âge de treize à quatorze ans , dans nos climats , que l'on voit s'établir ce flux , qui annonce la faculté fécondante de la femme. Ce terme si variable , à raison des différentes positions géographiques , des mœurs , des tempéramens , est quelquefois retardé jusqu'à la vingtième année ; mais chez la femme qui est menstruée si tard il en résulte une affection qui tient le milieu entre les maladies aiguës et les chroniques , et qui est connue sous le nom de *chlorose* ou *pâles couleurs*.

Les règles sont l'annonce et les compagnes de la puberté ; c'est un mouvement essentiel et général de la vie de la femme. L'œil le moins observateur ne peut méconnaître la révolution qui s'opère alors en elle ; tout annonce une nouvelle vie , une nouvelle existence. La matrice prend à peu près le volume qu'elle doit avoir toute la vie , son accroissement réagit sur toute l'économie , et notamment sur les seins , principal ornement de la beauté , qui se développent , acquièrent une forme hémisphérique , et deviennent aptes à remplir avantageusement le premier devoir auquel la nature les a destinés. Le tissu lamineux s'amasse autour de la poitrine , lie les traits du visage , et va se perdre agréablement dans les diverses régions du corps. « Tout s'anime alors dans la femme , a dit *Roussel* , ses yeux , auparavant muets , acquièrent de l'éclat et de l'expression , tout ce que les grâces ont

« de naïf et de piquant, tout ce que la jeunesse a de fraîcheur brille « dans sa personne. » Enfin les désirs plus ou moins vifs qui portent les individus des deux sexes à se reproduire sont le complément des signes certains de la puberté.

La cause de la périodicité du flux cataménial est encore un sujet problématique pour nous, et toutes les discussions qu'elle a fait naître ne servent qu'à prouver que nous faisons presque toujours d'inutiles efforts pour soulever le voile qui recouvre les actes secrets de la nature.

Quoi qu'il en soit aussi de sa source, de sa nécessité, de sa quantité, circonstances que nous connaissons parfaitement, cette évacuation périodique, qui aura lieu pendant trente années environ, ne sera suspendue en santé, d'après l'ordre établi par la nature, que dans l'état de gestation ou dans celui d'allaitement. Toutes suspensions, hors ces circonstances, constituent autant de maladies; mais il est un temps où elle doit naturellement cesser: c'est ce sujet que je vais maintenant aborder.

Cessation des Menstrues.

J'ai dit que la menstruation s'établit à des époques différentes, suivant le climat, le tempérament, etc. Eh bien! l'époque de sa cessation est soumise aux mêmes lois. On a remarqué qu'en général il existait un rapport direct entre le premier et le dernier tribut lunaire, que, quand l'un avait été précoce, l'autre arrivait aussi à une époque plus rapprochée; que, par la même raison, les femmes qui habitaient les pays chauds cessaient d'être réglées avant celles qui vivaient dans des contrées septentrionales. Mais il y a une foule d'exceptions à cette règle, car les femmes sont, dans le cours de leur fécondité, exposées à une multitude de circonstances capables d'en prolonger ou d'en diminuer la durée. C'est ordinairement entre l'âge de quarante à cinquante ans qu'elles cessent dans nos climats d'y être soumises; rarement plutôt, quelque fois plus tard. *Haller*, et de nos jours *MM. les professeurs Richerand, Gardien* et autres, ont vu des femmes réglées

jusqu'à l'âge de soixante et même soixante dix ans; mais, comme ils l'observent fort judicieusement, de semblables écoulemens dépendent le plus souvent d'une lésion de la matrice, et se font ordinairement au détriment de celles qui les offrent. Il faut en excepter cependant ces cas, rares à la vérité, où les femmes ont à des âges aussi reculés donné le jour à des êtres bien portans. Tel était celui que me fit voir par curiosité un médecin de Brunswick (basse Saxe), lors de mon passage dans cette ville. Il avait alors quatre mois; son teint était jaune, livide, plombé, ses traits étaient tirés, allongés; il avait l'air d'un petit vieillard, mais bien portant du reste. Sa mère, m'a-t-on dit, entraînait dans son treizième lustre. Son père, qui était un soldat passant de l'armée Française, n'avait pas laissé son acte de baptême.

Quelle est la cause de cette cessation? Plusieurs physiologistes, et entre autres *Haller*, se sont occupés de résoudre cette question. Mais les explications mécaniques qu'il donne, quoique fort ingénieuses, ne sont pas assez satisfaisantes pour qu'on puisse les admettre, et j'ai cru, par cette raison, pouvoir les passer sous silence.

Phénomènes qui se manifestent pendant et après cette cessation.

Cette époque, que quelques auteurs ont appelé *l'enfer des femmes*, n'en est cependant pas un pour toutes: car il en est qui ne s'aperçoivent qu'elles l'ont franchie que par la seule disparition de l'écoulement ordinaire: mais cette circonstance avantageuse est malheureusement trop rare; et presque toujours se manifestent les symptômes que je vais indiquer, et qui sont locaux ou généraux.

1.^o *Locaux.* On remarque alors une diminution plus ou moins sensible dans l'écoulement, qui offre d'ailleurs beaucoup d'irrégularité, mais qui finit par disparaître entièrement. Ainsi tantôt il arrive plus souvent que de coutume, toutes les trois semaines ou tous les quinze jours, en plus ou moins grande quantité. Ordinairement ce n'est que de quelques gouttes. D'autres fois cependant il se

manifeste par une perte considérable voisine de la ménorrhagie. Tantôt au contraire il reste long-temps sans paraître, des mois, des années même, et souvent alors il est remplacé par des flueurs blanches, qu'il faut respecter quand elles ne produisent pas d'accidens, et regarder comme un moyen que la nature prévoyante emploie pour rendre ce changement moins brusque.

Cependant il arrive quelquefois que les femmes ressentent chaque mois quelques-uns des symptômes qu'elles avaient coutume d'éprouver à chaque période menstruelle. Cet état ne dure ordinairement qu'un ou deux jours, et ne donne que quelques gouttes de sang. Elles les éprouvent avec plaisir, et semblent revivre alors avec un nouvel état. Mais, hélas ! c'est une fleur qui, comme la rose, ne vit que l'espace d'un matin.

L'utérus enfin, marqué du sceau de l'impuissance, diminue progressivement de volume, en s'éloignant du terme de l'écoulement ; son tissu est moins dense, ses vaisseaux diminuent de capacité, et finissent par s'oblitérer. On aperçoit mieux les sinus utérins ; son orifice est légèrement béant ; ses bords présentent de légères fissures, surtout quand il a rempli ses fonctions. Inapte désormais au grand œuvre de la reproduction, il rentre dans la classe des organes dont les seules propriétés sont de participer à la vie commune.

2.^o *Généraux.* Les changemens qui s'opèrent dans toute l'économie de la femme se manifestent d'une manière sensible. La plupart des sécrétions sont augmentées, les urines sont plus abondantes, les fonctions perspiratoires plus actives. On remarque dans certains cas des empâtemens du ventre, des hypochondres, des douleurs aux lombes, des engourdissemens dans les jambes, une fatigue très-grande au moindre exercice ; et enfin plusieurs des accidens que j'ai omis, et qui se manifestent à la première menstruation. Tous ces phénomènes n'existent pas continuellement ; ils cessent pour reparaitre de nouveau, diminuent ensuite, puis finissent par disparaître complètement lorsque l'écoulement a cessé.

Sa constitution physique et morale éprouve aussi un changement notable : il semble que les forces des autres organes s'accroissent aux dépens de celles de l'utérus. La voix s'altère, elle perd son timbre et sa force; la peau son coloris, sa souplesse; elle se ride, acquiert plus de rigidité; les traits grossissent, les mamelles se flétrissent, les ovaires s'affaissent et s'atrophient. Enfin tous les ornemens de la jeunesse s'envolent, et semblent par là l'avertir qu'elle a cessé de vivre pour l'espèce.

Ces changemens, à la vérité, n'ont pas lieu chez toutes les femmes. M. *Fournier* (Dictionnaire des sciences médicales) rapporte en avoir vu éloignées de huit à dix ans du terme moyen de la cessation totale des règles, y parvenir cependant et sans trouble, à la suite d'une aménorrhée. Mieux que cela, il en est dont la constitution frêle et délicate ou affaiblie par des évacuations copieuses, se trouvent très-bien des suites de cette catastrophe; chez elles l'abondante réplétion du tissu graisseux sous-cutané efface les rides qui commençaient à sillonner la peau, arrondit de nouveau les contours, leur rend un air de jeunesse et de santé qui vient remplacer tous les maux que leur faisait essuyer une menstruation quelquefois irrégulière et douloureuse. Délivrées d'une fonction pénible et alors parfaitement inutile, on les voit, semblables à ces fleurs privées depuis long-temps de la lumière, étiolées enfin, refleurir, pour ainsi dire, et recommencer leur carrière. Heureuses, si toutes pouvaient jouir de ce précieux avantage !

Entre autres observations que j'ai pu recueillir sur ce sujet, j'ai maintenant sous les yeux une dame de ma connaissance qui présente cette heureuse circonstance. Menstruée pour la première fois à l'âge de 13 ans, elle n'a, durant tout le temps de sa fécondité, éprouvé aucun dérangement dans son écoulement, quoique d'un tempérament nerveux très-prononcé. Mariée à l'âge de trente ans, elle est parvenue à sa quatrième saison sans jouir du bonheur d'être mère. Mais sans cause connue, ou du moins qu'elle puisse reproduire, elle fut prise, il y a trois ans, d'une otite violente du côté gauche,

qui s'est prolongée sans douleur et sans autres symptômes qu'un écoulement très-abondant, jusqu'à sa 44.^e année, époque à laquelle un érysipèle qui s'est manifesté au bras du même côté, et qui au bout de dix jours s'est terminé par desquamation, a fait disparaître l'écoulement chronique sans aucun trouble. Depuis ce temps, et il y a maintenant six mois, les règles n'ont plus reparu; la malade reprend son embonpoint et sa gaieté naturelle; et je ne doute pas qu'elle ne sorte victorieuse de la lutte, si, fidèle à ses promesses, elle ne se laisse point atteindre par les superstitions de ceux qui l'entourent.

L'âge critique est ordinairement sans danger pour les femmes qui ont rempli le vœu de la nature, qui font un certain exercice, et qui ne se livrent à aucun excès : telles sont celles de la campagne. Chez elles la menstruation est peu abondante, parce qu'elles sont adonnées à des travaux qui déterminent une grande abondance de transpiration. Leur régime frugal n'exige presque aucun changement à cette époque. Mais chez nos citadines, qui mènent une vie oisive, dans l'opulence, qui respirent continuellement dans une atmosphère malsaine, dont la santé est détériorée par une intempérance habituelle, l'abus des parfums, des liqueurs fermentées et les plaisirs des sens, il n'en est pas ainsi; elles paient souvent bien cher quelques momens de jouissance et le mépris dédaigneux qu'elles font des avis d'un médecin éclairé et prudent. Et comme le temps n'amène pas toujours la raison, un chagrin continuel, causé par l'arrivée de l'âge de retour et les contes des commères et des vieilles femmes à secrets, viennent encore aggraver tous leurs maux.

Ici se présente l'occasion de réfuter *les prétendues mauvaises qualités du sang des règles*; je vais y accorder quelques mots.

Nous voyons dans les auteurs anciens que, chez les Hébreux, une femme menstruée était regardée comme impure; elle était renfermée pendant sept jours, sans pouvoir communiquer avec qui que ce fût. Après ce temps, elle était obligée, pour achever sa purification, d'offrir au grand-prêtre deux tourterelles ou deux colombes. Cette sotte idée a transpiré jusqu'à nous, et nous ne devons peut-être qu'aux

progrès de la civilisation qu'elle ait perdu de sa force. On voit en effet des gens, qui cependant ne manquent pas de bon sens, croire que la présence d'une femme qui a ses règles peut nuire aux fruits, faire tourner le lait, aigrir le vin ; on en voit même qui ne rougissent pas d'assurer qu'une femme, dans cette situation, a la propriété de détruire tous les insectes d'un jardin où elle se promène les pieds nus et les cheveux épars. Enfin, il serait superflu d'exposer ici à combien de précautions humiliantes les femmes sont exposées, dans certains pays, à ce moment où elles réclament le plus de soins. Et comme le dit *Roussel*, « il semble que les hommes, plus libres dans « cette crise passagère où les charmes de la femme sont obscurcis « d'un léger nuage, aient voulu profiter de l'interrègne qu'elle leur « laissait pour se révolter et outrager ce qu'ils sont forcés d'adorer « dans d'autres temps. »

Hippocrate n'avait point adopté cette erreur, puisqu'il dit que, dans la femme en santé, ce sang est aussi pur que celui d'une victime. Tout en effet porte à le confondre avec le sang artériel. Cependant *M. Chaussier* a observé qu'il en diffèrait sous le rapport essentiel, qu'il n'a pas comme lui la propriété de se coaguler. Il est vrai de dire néanmoins que souvent il répand une odeur désagréable ; c'est qu'alors il a séjourné quelque temps dans le vagin, et s'est mêlé avec les mucosités fournies par les glandes sébacées ; d'où la décomposition des deux fluides et l'odeur putrescente qu'ils exhalent.

Diagnostic de la cessation des Règles.

La cessation définitive de l'écoulement cataménial peut-être confondue 1.^o avec la suppression par maladie ; 2.^o ou bien avec celle par grossesse, chez les femmes qui veulent cacher leur âge et se faire passer pour plus jeunes qu'elles ne sont.

On la distingue de la première, en ce qu'elle n'arrive guère que vers la quarante-cinq ou cinquantième année, au lieu que la suppression peut arriver à tout âge : en ce qu'elle n'arrive presque jamais subi-

tement, mais peu à peu et par reprise, et qu'elle ne produit ordinairement pas d'accidens, ou au moins que de très-légers; tandis que la suppression est subite, et a presque toujours des suites fâcheuses.

La différence qui existe entre elle et la suppression par grossesse est plus difficile à apercevoir; car les femmes s'y méprennent souvent elles-mêmes. *Fothergill* dit même que celles qui sont d'une constitution sanguine éprouvent quelquefois une prompte cessation de leurs règles à un temps où il y a tout lieu de croire qu'elles doivent encore reparaître. Elles deviennent en peu de temps replettes; leur ventre se tuméfie; elles éprouvent des picotemens aux seins, des malaises, du dégoût pour certains alimens, et beaucoup d'autres symptômes d'une grossesse. Les femmes mariées semblent ressentir les mouvemens d'un enfant qu'elles attendent quelquefois avec impatience, et elles ne sont détrompées que quand elles ont dépassé le terme ordinaire de la gestation. Dans de telles circonstances, le médecin doit agir avec beaucoup de prudence, et attendre que le temps fasse reconnaître la véritable nature de ces dérangemens.

SECONDE PARTIE.

Je n'ai pas cru pouvoir compléter l'histoire de la ménopause sans parler des accidens qui peuvent la compliquer; mais comme, pour faire l'histoire de chacun en particulier, il faudrait un volume tout entier, je me suis borné à les indiquer sommairement; et pour les envisager d'un seul coup-d'œil, je les ai réunis dans le tableau ci-joint, d'après l'ordre tracé dans la Nosographie philosophique.

Voyons d'abord quelles sont les causes qui peuvent donner lieu à ces accidens.

Causes prédisposantes. Les tempéramens sanguin, lymphatique et nerveux, portés à un degré éminent; le bilieux, quoique moins prononcé; l'habitation dans les lieux bas, humides et sombres; les va-

riations de température, les vêtemens trop chauds ou trop légers; les professions où l'on a habituellement les pieds humides et froids. Il est d'observation que toutes les maladies sont le produit des habitudes sociales; qu'elles sont beaucoup plus multipliées chez les riches que chez l'artisan laborieux, dans les villes que dans les campagnes. Aussi la vie oisive passée dans l'opulence, la bonne chère, les veilles prolongées, les grandes assemblées, les jeux, l'abus des spiritueux, du thé, du café, les chaufferettes, contribuent beaucoup à leur développement: mais il est vrai de dire aussi que l'extrême misère, une mauvaise nourriture, et en un mot, toutes les causes débilitantes, y donnent également lieu. Le célibat, ou l'excès dans les plaisirs de l'amour, les irrégularités, les déviations de la menstruation, les fleurs blanches, et surtout les lotions astringentes faites dans la vue de les supprimer; les pertes pendant la grossesse, les accouchemens laborieux confiés à des femmes ignorantes, les avortemens réitérés, les déchiremens du placenta, la chute ou l'irritation de la matrice par un corps étranger, comme un pessaire malpropre; et enfin tous les vices généraux, tels que le scorbutique, le dartreux, le psorique, le scrophuleux, le vénérien, sont autant de causes prédisposantes de ces affections.

Causes occasionnelles. On note parmi celles-ci l'excitation subite des affections violentes de l'âme, telles que la joie, la colère, la frayeur, la jalousie, etc.; les variations de température, le changement de saison, et surtout le retour du printemps; la suppression de quelque hémorrhagie, celle de maladies chroniques; l'omission d'une saignée habituelle; un excès de débauche ou le célibat; l'exposition au froid; l'abus des médicamens excitans, comme des drastiques, des emménagogues, des opiacés, et en général de tous les stimulans. Toutes ces différentes causes, prises parmi les plus fréquentes, influent sur leur développement d'une manière plus ou moins désavantageuse, surtout quand elles frappent les femmes au moment où la nature lève le tribut importun que chaque mois exige d'elles.

TABLEAU SYNOPTIQUE DES ACCIDENS DE L'ÂGE CRITIQUE.

1.° ACCIDENS LOCAUX.

Ils peuvent siéger dans l'utérus ou ses annexes ; ainsi l'on voit :

1.° DANS L'UTÉRUS....	- Les hémorrhagies.... - L'inflammation. - L'engorgement. - Les ulcères. - Les tumeurs fibreuses. - La tympanite. - L'hydropisie.	- latentes ou apparentes. - actives. - passives ou nerveuses. - idiopathiques. - symptomatiques.	2.° DANS L'UTÉRUS ET LE VAGIN..	- Les polypes. - La leucorrhée.
			3.° DANS L'UTÉRUS ET LES OVAIRES.	- Le squirrhe. - Le cancer. - Les hydatides.
			4.° DANS LES OVAIRES.....	L'hydropisie enkystée.

2.° ACCIDENS GÉNÉRAUX.

Ceux-ci, prodigieusement multipliés, résultent du trouble sympathique des diverses fonctions de l'économie, et peuvent simuler une multitude de symptômes, ou prendre le caractère de diverses espèces de maladies. Ainsi on observe :

1.° DES FIÈVRES.....	- Intermittentes. - Inflammatoire. - Adynamique. - Rectique.				
DES PHLEGMASIES....	- Cutanées..... - Du tissu lamineux. - Parenchymateuses. - Des membranes muqueuses. - Des tissus musculaire, fibreux, synovial et osseux.	- Erysipèle. - Dartres. - Phlegmon. - Pneumonie. - Hépatite. - Oïte. - Ophthalmie. - Entérite. - Diarrhée. - Cystite. - Rhumatisme. - Goutte. - Gonflement inflammatoire des articulat.	3.° DES NÉVROSES.	- Des fonctions cérébrales. - De la locomotion. - De la digestion.. - De la respiration. - De la circulation. - De la génération.	- Apoplexie. - Epilepsie. - Hypochondrie. - Mélancolie. - Des névralgies { frontale. sous-orbitaire. maxillaire. - Des mouvemens convulsifs. - Des douleurs spasmodiques. - Hoquet. - Volutions internes. - Coliques. - Resserrement spasmodique du rectum. - Des spasmes. - Un sentiment de suffocation, ou d'étranglement dans le larynx. - Toux convulsive. - Paralysie des organes de la voix. - Palpitations. - Syncope. - Hystérie.
DES HÉMORRHAGIES.	- Epistaxis. - Hémoptysie. - Hématémèse. - Hématurie. - Hémorrhoides.		4.° DES MALADIES ORGANIQUES.	- De l'appareil génital. - De l'appareil digestif. - De l'appareil circulatoire. - Du système lymphatique.	- Squirrhe et cancer - Squirrhe et cancer - Anévrismes - Hydrothorax. - Hydropéricarde. - Ascite. - de la matrice. - des mamelles. - du pylore. - du rectum. - du cœur. - des gros vaisseaux. - Tumeurs hémorrhoidales.

On rencontre encore dans quelques circonstances différens phénomènes nerveux , comme des contractions et des efforts expulsifs de l'utérus , semblables à ceux du dernier moment de l'accouchement , ou d'autres qui simulent la grossesse : mais ce ne sont le plus ordinairement que des symptômes d'hystérie , affection dont les formes variées et insidieuses l'ont fait regarder comme un véritable Protée.

Tel est l'exposé des affections qui entravent quelquefois l'âge de retour : mais, heureusement pour l'humanité, elles ne lui sont pas plus essentielles que celles qui assiègent l'économie à toute autre époque de la vie. Elles ne sont le plus ordinairement qu'une suite d'irrégularités dans la diététique générale, ou de l'aveugle crédulité des femmes pour les recettes mystérieuses des charlatans. Aussi *Alphonse Leroy* s'exprime ainsi dans son *Traité sur la conservation des femmes* : « J'ose affirmer que , de toutes les femmes qui périssent du plus redoutable des ulcères , il n'en est aucune chez qui la prévoyance n'eût pu s'y opposer. »

TROISIÈME PARTIE.

Moyens propres à régulariser la cessation des Règles, et à prévenir les accidens qui peuvent la compliquer.

1.° Hygiéniques.

Cette branche intéressante de l'art de guérir, je veux dire l'hygiène, nous fournit les moyens préservatifs les plus nombreux, les plus faciles à mettre en pratique, et les plus négligés des femmes qui en ont besoin, par cette raison qu'elles les ont sous la main, et qu'ils n'ont rien de fantastique et de mystérieux comme ces recettes sans nombre vantées par le charlatanisme. « La médecine, plus que toute autre science, dit *M. Virey*, est exposée aux entreprises audacieuses des charlatans, parce qu'il est facile d'agir sur l'esprit de l'homme souffrant, et parce que la manière souvent occulte dont

« les remèdes opèrent sur nos corps permet de supposer une foule
 « de recettes sous lesquelles se cachent des médicastres ignorans et
 « fripons : bien plus , tel remède , déguisé sous un nom et un aspect
 « mystérieux , sera plus recherché , jouira de plus de confiance
 « qu'après qu'il est bien connu. Il semble que ce qui est caché soit
 « plus précieux. . . . Mais tout ce qui est obscur doit être suspect :
 « car, comme on ne marche qu'en tâtonnant , avec défiance , dans les
 « noirs souterrains , de même nous ne devons jamais nous engager
 « dans l'usage des remèdes secrets et des autres *arcanes* qu'avec une
 « perpétuelle circonspection, etc. »

Pour procéder avec méthode dans l'application des préceptes tirés de l'hygiène , je suivrai en tout le plan philosophique tracé par M. le professeur *Hallé* dans ses savantes leçons.

PREMIÈRE CLASSE. *Circumfusa*. (Elle comprend tout ce qui environne le corps , comme l'air , l'habitation , le climat , et les soins de propreté générale.)

Les femmes chez lesquelles la fonction menstruelle touche à sa fin doivent quitter leurs habitudes , si elles sont vicieuses , et observer avec soin les règles que je vais indiquer. Elles doivent éviter les habitations dans les endroits bas , humides et sombres , pour leur préférer les lieux secs , élevés , exposés au nord , et fuir par conséquent les endroits marécageux , pour rechercher la sécheresse et la pureté de l'atmosphère , à moins qu'elles ne soient d'une complexion très-sèche , très-irritable , nerveuse , et exposées à des ménorrhagies ; car , dans ce cas , le précepte contraire aurait plus d'avantage. Elles doivent renoncer aux caprices des modes , en tant qu'ils les forcent à se découvrir les seins et les épaules , parce que l'intempérie de l'air , comme je l'ai dit plus haut , dispose au squirrhe et au cancer de la matrice et des mamelles ; maladies qui les forceraient , mais malheureusement trop tard , à renoncer à une coquetterie insensée. Elles doivent fuir les grandes assemblées , ainsi que le bal et les spectacles , lieux où l'air est toujours vicié , et en général tous les lieux où l'oxy-

gène diminue en proportion de l'augmentation des gaz acide, carbonique, et azote. Elles doivent également fuir la société des hommes, de ceux surtout avec lesquels elles ont eu des liaisons tendres, et dont la présence devient un stimulus pour des passions qui doivent se taire alors : éviter les changemens brusques de température, et se proscrire l'usage de ces foyers mobiles, quelquefois remplis de charbons ardens, qu'elles introduisent et qu'elles gardent sous leurs vêtemens, et qui, en excitant les parties génitales, ont l'inconvénient, fort grave alors, d'appeler vers l'utérus une plus grande quantité de sang, et de disposer ainsi aux hémorrhagies et aux pertes.

Quelques modifications de ces préceptes généraux, suivant l'idiosyncrasie des malades, pourront trouver leur application.

Ainsi les femmes d'un tempérament sanguin doivent rechercher les plaines riantes, les lieux ombragés, tempérés, un peu frais même, mais sans humidité.

Celles d'un tempérament lymphatique, au contraire, doivent s'exposer aux rayons du soleil, fuir le froid humide, tenir leurs habitations chaudes par des poêles en hiver, et éviter la fraîcheur du soir.

A celles d'un tempérament nerveux je recommanderai l'habitation à la campagne, un air tempéré; mais non celui des promenades ni celui des jardins où il y a des fleurs : car les émanations odorantes, en agissant sur le système prédominant, pourraient donner lieu à des accidens plus ou moins graves.

Toutes les femmes indistinctement ne peuvent pas s'assujettir ou se procurer les choses que je viens d'indiquer, soit par la modicité de leur fortune, soit par toute autre cause. C'est à elles alors à s'en rapprocher, suivant les circonstances, autant que leurs positions peuvent le permettre.

II.^e CLASSE. *Applicata*. (Elle renferme tout ce qu'on applique d'ordinaire sur le corps, comme linge, habillemens, cosmétiques, bains, et tous les soins de propreté individuelle.)

J'ai fait sentir plus haut le danger de découvrir certaines parties du corps ; je crois inutile d'y revenir ici. Mais je ne puis m'empêcher de blâmer, avec tous les philosophes, l'usage habituel des corsets que portent les femmes, et qu'on devrait même proscrire aux jeunes filles, qui n'ont pas besoin de cela pour plaire. En effet, ils empêchent le développement de la poitrine, celui des seins, et disposent à la phthisie. Chez elles l'appétit est apaisé par une petite quantité de nourriture ; c'est pourquoi souvent dans la nuit elles ont un besoin de manger qui ne provient pas d'un état maladif, mais qui résulte de la faiblesse causée par le défaut de nourriture, qui se fait d'autant plus sentir, que les viscères, recouvrant leur liberté, reprennent leur capacité naturelle. « L'objet qu'on se propose en se serrant « ainsi est de mauvais goût, dit le philosophe de Genève : il n'est « point agréable de voir une femme coupée en deux comme une « guêpe ; cela choque la vue et fait souffrir l'imagination. » On doit les proscrire avec d'autant plus de raison, que chez les femmes quadragénaires ils déterminent des cancers de l'estomac et des mamelles.

Leurs habits doivent être de laine préférablement ; car, étant mauvais conducteurs du calorique, ils défendent mieux que d'autres contre les variations atmosphériques. Ils ne doivent cependant pas être trop chauds, car ils augmenteraient la faiblesse et disposeraient à la pléthore sanguine ; comme cela arrive souvent à celles qui, trop minutieuses, se renferment dans leurs appartemens et étouffent sous le poids de leurs vêtements. L'usage de caleçons, dans les temps froids, pourrait, je pense, leur rendre moins pénibles la privation de leurs chaufferettes.

Les femmes riches ont surtout l'habitude de se coucher dans des lits mous, et d'entasser sur elles une multitude de couvertures : mauvaise méthode ; car tous ces apprêts disposent à l'obésité, entretiennent la constipation, et augmentent la susceptibilité nerveuse. Ils augmentent encore la faiblesse en produisant un bain de vapeurs autour du corps, et excitent aux plaisirs de l'amour. Elles doivent

donc substituer des matelas de crin aux lits de plume, de simples couvertures aux édredons, et ne rester au lit que le temps nécessaire pour leur repos.

Les femmes qui font consister tout leur bonheur dans le désir de plaire, cherchent à réparer les ravages du temps par la parure. C'est particulièrement dans cette saison de leur vie qu'elles font grand cas des *cosmétiques* pour faire disparaître de la peau les taches et les dartres qui en ternissent l'éclat ; impression ineffaçable, ou travail de la nature qui pousse au-dehors une matière qui deviendrait cause infaillible de maladie, si elle séjournait plus long-temps dans des organes essentiels. C'est ainsi qu'en cherchant à les répercuter, elles empêchent la fonction exhalante de la peau, et convertissent de légères incommodités en des maladies très-graves. Il faut donc les engager à y renoncer, à cet âge où la coquetterie n'est plus pardonnable, et où elles ne doivent plus songer qu'à la paix et au bonheur de leurs ménages.

Celles qui portent des pessaires doivent veiller à ce qu'ils ne séjournent pas trop long-temps dans les parties génitales sans être nettoyés, et leur en substituer d'autres à la moindre altération.

Considérés sous le point de vue hygiénique, *les bains tièdes* ont non-seulement l'avantage de nettoyer la peau, mais encore d'attirer les humeurs du centre à la périphérie du corps, de faciliter la transpiration, de donner au sang une direction plus favorable en ce qu'ils l'éloignent de l'utérus, où selon les lois de la nature il ne doit plus se porter. Ils doivent néanmoins être pris avec circonspection, et seulement de l'avis du médecin. Si on avait à craindre qu'ils ne fussent nuisibles, on pourrait, dans les cas qui les requerraient, y suppléer par des lotions. Les bains d'eau courante doivent être prohibés, l'observation ayant appris qu'ils augmentent l'écoulement. Les pédiluves ne conviennent pas non plus, par la même raison : et M. le professeur *Moreau* a observé que chez les femmes qui, comme les blanchisseuses, ont habituellement les pieds dans l'eau, la cessa-

tion des menstrues était plus laborieuse et plus souvent accompagnée d'accidens.

Les bains tièdes doivent être scrupuleusement interdits aux femmes d'un tempéramment sanguin, de même que les habits trop chauds. Leur usage est plus à redouter chez elles que ne le serait l'exposition au froid.

Même prescription, pour les bains, aux tempéramens lymphatiques; frictions sèches, propres à fortifier la peau et à faciliter les excrétions cutanées; usage de vêtemens chauds.

Les bains sont plus souvent indiqués chez les femmes d'un tempérament nerveux, comme antispasmodiques, quand on a à redouter une vive émotion de la sensibilité.

III.^e CLASSE. *Ingesta*. (On range dans celle-ci toutes les substances introduites dans les voies digestives, comme alimens, boissons, etc.)

Les règles de la diététique sont ici d'une observation rigoureuse; et c'est pour les avoir foulées aux pieds que beaucoup de femmes ont éprouvé des accidens qu'elles n'avaient aucunement lieu de redouter. Les exemples en sont également fréquens dans toutes les classes de la société; mais, dans chacune, avec ses modifications.

Les femmes habituées à manger beaucoup doivent quitter cette habitude; et particulièrement celles qui ont une tendance à la pléthore. Elles doivent renoncer au souper, surtout quand elles éprouvent des bouffées de chaleur avec suffocations, et quand elles sont sujettes aux rêves et aux insomnies. Hors ce temps, même le souper doit être léger, et précéder de quelque temps l'heure du repos.

Le choix de leurs mets ne doit pas être indifférent. Autant qu'il se peut, et cela n'est pas fort difficile, elles doivent s'abstenir de viandes noires, comme le pigeon, le gibier; de viandes salées, boucanées, épicées, surtout lorsqu'elles ont quelque penchant à la volupté. Elles doivent leur préférer les viandes blanches, celles de jeunes animaux, comme le veau, le poulet. Le poisson, que l'on sait disposer aux plaisirs de l'amour et aux éruptions cutanées chez

les ichthyophages, doit être entièrement proscrit aux femmes voluptueuses. Mais on peut l'accorder à celles qui ne se trouvent pas dans cette circonstance. Celui qui est pris dans les eaux courantes est préférable à celui qui vient des étangs ou de la mer. Les meilleurs sont : le barbeau, la truite, la perche, le brochet, la carpe et la lotte. Ceux-là seuls pourront être permis à ces personnes pieuses, qui, par des motifs de religion, s'imposent pendant le temps d'abstinence la privation *de toute espèce de viande*. Les autres, comme l'anguille, le saumon, la tanche, etc., sont de plus difficile digestion. Mieux vaut encore faire usage de végétaux frais, pour tenir le ventre libre ; de pruneaux, de fruits rouges, acidules, comme les oranges, les citrons ; ceux de la saison.

Quelquefois, malgré ce régime, les digestions sont habituellement laborieuses : on peut, à l'exemple de *Daubenton*, donner tous les jours à jeun l'ipécacuanha à la dose de gr. ss. jusqu'à six ou huit, suivant le degré d'irritabilité.

Le vin pur, les liqueurs alcooliques, le thé, le café, et en général tous les stimulans, doivent être bannis du régime des femmes parvenues à leur quatrième âge, à moins qu'elles n'y soient habituées depuis long-temps. Dans ce cas on peut leur permettre l'usage de ces deux dernières substances, coupées avec du lait. Les meilleures boissons sont celles qui sont aigrelettes, comme la limonade, l'orangeade, le petit-lait, etc.

C'est particulièrement aux femmes pléthoriques, et qui étaient copieusement réglées, qu'il faut imposer un régime sévère, n'accorder que des alimens très-peu substantiels, comme les légumes, le bouillon de veau, de poulet ; et interdire le souper, par la raison qu'il dispose au sommeil, et même à l'apoplexie, comme on en a des exemples. Si on leur accorde du vin, il devra être très-étendu.

Pour celles d'un tempérament lymphatique, on peut être moins strict à l'égard du régime ; accorder un peu plus d'alimens toniques ; épices même, et plus de viandes que de légumes ; un peu de vin pur, et les eaux ferrugineuses en été.

Pour le tempérament nerveux, mêmes règles que pour le premier, à cause de l'excitation si facile et si prompte au moindre excitant. On proscrira les farineux, qui développent des flatuosités, auxquelles les femmes sont déjà sujettes, et on donnera quelques antispasmodiques.

IV. CLASSE. *Excreta*. (Elle a pour objet les différentes matières hétérogènes qui doivent être éliminées du corps.)

Presque toutes les hémorrhagies utérines qui se manifestent alors ne sont que le résultat d'un écart de régime, et ne constituent point un phénomène pathologique : c'est pourquoi, loin de chercher à les supprimer, comme le font quelques personnes, il faut les respecter, les favoriser même, car c'est un moyen que la nature emploie alors pour se débarrasser d'un sang dont elle est surchargée. En agissant ainsi, on n'a point à craindre les accidens que l'application des astringens ont produit dans ce cas, telles qu'une hémoptysie, une hématomèse, etc. Cependant, si cette hémorrhagie dépendait d'une affection pathologique de l'utérus, ces maladies que je viens d'indiquer seraient peut-être bien préférables.

Les flueurs blanches qui se sont manifestées depuis peu peuvent en général être supprimées sans danger ; mais il serait dangereux d'agir ainsi pour celles qui, par leur ancienneté, maintiennent pour ainsi dire l'équilibre de la santé. Mais comme, dans cette alternative, les femmes ne peuvent apprécier le cas dans lequel elles conviennent, ou celui dans lequel elles ne conviennent pas, il faut proscrire entièrement les lotions et les injections astringentes, qui pourraient avoir pour suite des squirrhes ou des cancers, et se réserver le droit d'agir suivant la nature, la cause et l'état d'ancienneté de l'écoulement.

L'abus que les personnes du sexe font à cet âge des purgatifs et des lavemens m'ont fait une loi d'en signaler les dangereux effets. J'en parlerai à l'article des moyens médicamenteux. Les constipations, qui semblent leur indiquer l'usage de ces remèdes, réclament, comme

moyens hygiéniques , le régime végétal , les boissons délayantes , auxquelles on ajoute quelques sels , la rhubarbe , le séné , les pruneaux , le petit-lait , et tous les moyens indiqués plus haut.

J'ai indiqué aussi les dangers qui peuvent résulter de la suppression de la transpiration et des efflorescences de la face par les cosmétiques , je n'y insisterai pas davantage. Quant à la transpiration pulmonaire , il est extrêmement important d'y veiller , et de la préserver des influences atmosphériques. Sa métastase sur les poumons , de concert avec un certain afflux du sang , qui à cette époque irradie , et tend à se répartir dans les différentes parties du corps , ne manqueraient pas d'y produire des ravages qui sont à redouter.

Ces préceptes , applicables à tous les tempéramens , ne sont susceptibles d'aucune modification.

V.^e CLASSE. *Peracta*. (On range dans celle-ci la veille et le sommeil , le mouvement et le repos.)

Si l'on met en parallèle la vie pénible et laborieuse des villageoises avec celle de nos citadines , on voit que celles-là , fortifiées par leurs travaux rustiques , sont étrangères à tous ces petits riens qui font le tourment de celles-ci. Et sans sortir de la classe de ces dernières , on trouve encore une différence manifestement sensible pour la prédisposition aux accidens de l'âge de retour , entre celles qui font quelque exercice , et celles qui , continuellement assises , ont pour ainsi dire perdu l'usage de leurs jambes.

Aussi tous les praticiens regardent comme essentiellement utiles l'exercice en plein air , une promenade du matin. Je ne veux pas parler d'une promenade compassée , calculée , à laquelle certaines femmes s'assujettissent par régime et d'après l'avis de leur médecin ; car il est évident qu'alors le motif qui les fait promener devient un sujet de contention d'esprit capable d'empêcher les bons effets du remède. J'entends une promenade faite comme partie de plaisir , avec des personnes chéries , et dans un endroit où le site offre quelque intérêt. Un bois majestueux inspire le respect ; le silence qui

y règne, le frémissement des feuilles, rendent l'âme attentive, font travailler l'imagination, et rendent la pensée plus errante. Arrive-t-on sur un coteau, l'œil se perd dans la vallée, tour à tour quitte et reprend un paysage; l'imagination court comme les sens d'objets en objets; l'air vif, qui se renouvelle toujours, renouvelle aussi les idées, et emporte avec lui l'objet de la promenade.

Les exercices qui mettent en mouvement plusieurs parties du corps à la fois, comme les jeux de bague, de volant, l'escarpolette, le billard, sont les plus favorables. Il faut proscrire les parties à cheval et en voiture; car les secousses qui en résulteraient attireraient une congestion vers l'utérus, et même des hémorrhagies, en y concentrant les mouvemens. Les femmes dont l'obésité est extrême, et qui n'ont d'autres exercices que de coudre et broder, mollement assises sur des sofas, durant des mois entiers sans sortir de leur chambre, se trouveront fort contrariées de semblables avis, et ne pourront s'y décider qu'avec beaucoup de peine. Dans ce cas, il faut redoubler d'instances pour les faire sortir de leur apathie, en répandant des fleurs sur leurs pas. A elles seulement on peut permettre la voiture sur un sol uni, pourvu qu'elle soit bien suspendue, et leur conseiller d'alterner leur promenade à pied et en voiture.

La danse, conseillée par quelques personnes, me paraît avoir de graves inconvéniens. En effet, si on la recommande aux femmes dont la menstruation est suspendue, ou non encore établie, comme chez les jeunes demoiselles où un état d'inertie de la matrice retarde ce phénomène, nul doute qu'elle ne puisse convenir dans ce cas ci; car les secousses réitérées qu'elle imprime au système utérin, l'excitation générale que déterminent en même temps les contractions musculaires, concourent évidemment à susciter la fonction menstruelle et à favoriser son retour.

Que l'exercice soit pris avant ou après le repas, peu importe; le médecin peut en laisser le choix à sa malade: mais, dans l'un et l'autre cas, il doit être modéré et proportionné à l'état des forces. Aussitôt qu'elle éprouve un commencement de fatigue, elle doit le

suspendre avant que ce sentiment devienne trop prononcé, pour le reprendre plus tard et l'augmenter progressivement. Peu à peu celle qui depuis long-temps s'en était abstenue le reprendra avec un nouveau plaisir. Son repos devra être proportionné à l'exercice qu'elle aura pris, et ne pas être prolongé au-delà du délassement, dans la crainte que ses organes ne tombent dans un état d'engourdissement duquel on aurait peut-être peine à les retirer.

A cette période de leur vie, les femmes sont souvent disposées aux affections spasmodiques, et plus encore au sommeil, à cause du sang qui se porte vers les parties supérieures. C'est encore dans l'exercice qu'elles trouveront le moyen de les combattre. Celles qui, esclaves de leurs plaisirs plus que de leur santé, passent les nuits au milieu des sociétés, poursuivies chez elles par le souvenir de ce qu'elles ont fait, ne peuvent goûter les douceurs du sommeil, et ont recours aux préparations opiacées, qui jettent le système nerveux dans un état d'engourdissement sans leur procurer de délassement. Le jour arrive, elles n'ont pas reposé, et passent au lit le temps qu'elles devraient donner à une promenade bien précieuse. Nos villageoises, au contraire, rentrent le soir bien fatiguées de leurs travaux; mais une nuit paisible, exempte de soucis, vient réparer leurs forces et les mettre à même de recommencer de nouveau.

Cependant il faut convenir qu'il est des cas où ces moyens sont sans succès, et qu'aux accidens que j'ai indiqués se joignent des insomnies et des rêves effrayans. Il faut alors, à l'exemple de M. le professeur *Deyeux*, administrer l'eau distillée de laitue, cohobée plusieurs fois, à la dose de $\mathfrak{z}$ iij à $\mathfrak{z}$ iv. C'est un excellent somnifère, et bien préférable dans ce cas à l'opium.

Le coït doit être, sinon proscrit, au moins de beaucoup restreint; car l'irritation qu'il produit dans l'utérus, bien qu'elle ne soit rien moins que douloureuse, y détermine néanmoins un plus grand afflux de sang: ce qu'on doit s'attacher à éviter. Cette restriction, pénible à la vérité pour de jeunes personnes, ne doit plus paraître telle à cet

âge où les femmes ne doivent plus songer qu'à faire une retraite honorable. On connaît d'ailleurs l'axiome :

Læta venire Venus, tristis abire solet.

Observation rigoureuse de ces différentes règles pour le tempérament sanguin , sans presque aucune modification.

Exercices multipliés et variés sous toutes les formes , promenades égayées par les chants , la musique ; bornes étroites imposées au sommeil , conviennent parfaitement pour combattre le penchant naturel au repos et à la paresse chez les femmes d'un tempérament lymphatique.

Un exercice un peu plus habituel , des promenades plus longues , conviennent aux femmes nerveuses , pour fortifier le système musculaire aux dépens de la grande susceptibilité. On peut leur accorder un repos un peu plus prolongé.

SIXIÈME CLASSE. *Percepta*. (Celle-ci traite des sensations , des affections de l'âme , et des fonctions intellectuelles.)

La connaissance de la science de l'homme , c'est-à-dire de la physiologie et de l'idéologie , mettant à même le médecin de connaître les fonctions de chaque organe , les diverses sympathies qui résultent de leur liaison intime , le principe et le siège de toutes les affections , et le rapport du physique et du moral ; cette connaissance , dis-je , lui fait sentir la nécessité de mettre la santé à l'abri des résultats fâcheux que les orages des passions ont souvent produits. Les femmes , à cette époque de leur vie , étant d'autant plus impressionnables qu'elles sont plus sensibles et plus faibles , il est indispensablement nécessaire de les soustraire le plus que possible à leur dangereuse influence. Sous ce rapport , cet article présente beaucoup d'intérêt.

On doit leur recommander de réprimer avec un grand soin ces vives émotions qui communiquent à toute la machine des secousses

violentes , et ces passions tristes assez souvent compagnes de cet âge , qui , par leurs propriétés éminemment débilitantes , bouleversent toute l'économie : tels sont le chagrin , la tristesse , la haine , la jalousie , le désespoir. Ecarter d'elles toutes ces personnes ignorantes qui semblent se complaire à des récits d'événemens malheureux , qui ne contribuent pas pour peu à les alarmer sur leur état , et ne les faire entourer que de gens gais qui leur soient chers , qui leur mettent sous les yeux des femmes qui ont passé cette époque sans troubles , et qui cependant éprouvaient les mêmes dérangemens qu'elles ; qui les rassurent en leur disant que c'est une période naturelle de leur vie , comme celle de leur commencement et de leur périodicité , et que d'ailleurs on n'a rien à craindre quand on a vécu sagement comme elles. Mais s'il est quelqu'un qui doive à leur égard s'épuiser en attentions et en complaisances délicates , n'est-ce pas ceux qui , par leur choix libre , se sont unis à leur sort ? Ce devoir sera-t-il pour des époux sensibles et vertueux une tâche pénible à leurs yeux ? Non , sans doute : ils trouveront , au contraire , un charme bien réel en redoublant de prévenances et de soins minutieux envers une compagne qui leur est chère , et qui doit toujours être l'objet de leurs plus tendres affections.

L'usage de quelques petites villes et villages d'annoncer la mort ou le convoi par le son d'une cloche particulière n'est pas à l'abri de graves inconvéniens. Ce son lugubre remplit l'âme d'effroi et d'épouvante , surtout s'il annonce la mort d'une femme en cet état , et elles le regardent comme le présage et l'arrêt de leur dernier moment : chez elles l'intelligence est si faible , l'imagination si mobile et si facile à s'alarmer !

J'ai signalé plus haut les résultats fâcheux des rassemblemens sociaux , de ces soirées qui se prolongent toujours très-avant dans la nuit ; où des lumières artificielles remplacent celles du jour , et affectent vivement la vue. Là se trouvent encore mille sources de maux et d'affections d'autant plus terribles , que ces plaisirs offrant chaque

jour de nouveaux attraits, on a peine à les faire abandonner. Ou ce sont des objets qui rappellent d'anciennes liaisons, qui en sollicitent même de nouvelles, et tendent à rallumer des feux qui doivent s'éteindre alors : ou bien c'est le jeu, fléau contagieux qui désole la société, où le corps est immobile et l'esprit dans une agitation continuelle, alternativement ballotté par la crainte de perdre, et l'espoir de gagner. On doit chercher à en détourner les femmes qui y sont enclines, à moins qu'il ne soit peu intéressé, et seulement comme objet d'agrément et de distraction. On ne doit pas moins éloigner d'elles la lecture des romans, les peintures lascives et les tableaux obscènes, dont l'influence sur l'imagination produit souvent de mauvais effets.

Mais telle est la nature morale de ce sexe, si mobile dans ses idées, si impénétrable dans ses mystères, que souvent une femme tombe subitement dans un état de mélancolie dont on ignore la cause, et dont elle-même aurait peine à se rendre raison. Ce cas est fort embarrassant, et exige le secours d'une saine philosophie. Que j'aimerais voir alors une personne vertueuse et expérimentée par l'âge compatir doucement à ses maux, la plaindre, la suivre dans ses penchans, et l'arrêter sans cesse à la voix de la raison ! Elle n'est pas moins intéressante pour le médecin, par la pitié qu'elle inspire : il doit, de son côté, lui rendre de fréquentes visites, considérer tous ses traits, ses gestes, pour démêler le sujet de sa tristesse : il tâchera de captiver sa confiance ; et, par une suite de conversations douces et habilement combinées, il parviendra à découvrir le fatal secret, source de tant de maux. Dès-lors il devient son ami, le confident de ses peines ; il voit jusque dans les replis de son âme, et cherche dans son cœur et sa philanthropie les moyens propres à ses desseins.

Cependant, si ces moyens trompaient son espérance, il ne doit pas se déconcerter, et en chercher de nouveaux : la faire quitter la campagne, par exemple, pour la conduire, s'il est possible, dans une grande ville comme Paris. Le mouvement continuel du peuple, des

voitures, le bruit tumultueux des rues, feront un contraste frappant avec la tranquillité de la campagne. Les curiosités qui s'y trouvent en foule, les promenades embellies par l'art, les monumens, les palais, fixeront ses idées, attireront son admiration. Il n'est pas possible que l'esprit et le cœur restent insensibles à cette vie nouvelle. Le but est ici d'émouvoir; il faut tirer l'âme de l'idée qui l'a envahie; il faut la distraire et la rendre sensible à d'autres impressions. De cette manière, bientôt la pensée dominante s'affaiblira, l'espérance reprendra du calme, et le reste disparaîtra avec les secours assidus de l'art, de l'amitié et de la raison.

2.° *Moyens thérapeutiques.*

L'usage bien ordonné des moyens que je viens d'indiquer suffit le plus ordinairement, comme je l'ai déjà dit, à cette époque; mais il est des cas où le médecin est forcé d'emprunter des secours à la thérapeutique. Voyons quels ils sont.

Evacuations sanguines. Sous cette dénomination on entend la saignée et les sangsues.

L'emploi de la saignée est généralement regardé comme favorable aux femmes pléthoriques, à celles qui en ont contracté l'habitude, et son omission exposerait à de très-grands dangers. Il faut la faire peu abondante, et y revenir à plusieurs fois, suivant l'urgence, en éloignant progressivement les époques.

Mais où doit-elle être pratiquée? C'est un point sur lequel les praticiens ne sont pas encore d'accord. M. *Petit-Radel* la conseille au bras, comme dérivative. Elle agit encore de cette manière comme révulsive; car souvent le sang se porte aux parties supérieures, et y produit des céphalalgies, des efflorescences au visage, des épistaxis, et même des hémoptysies. Dans le cas où elle répugnerait, les ventouses scarifiées pourraient la remplacer utilement,

Cette opinion doit prévaloir sur celle des auteurs qui , comme *Mauriceau* , veulent qu'on la pratique au pied ; d'où il doit s'ensuivre un afflux vers la matrice , et par suite une hémorrhagie souvent inquiétante.

Les *sangsues* conseillées à la vulve ou à l'anüs lors de pléthore utérine , sont-elles convenables ? Il est évident qu'il en doit être de leur application comme de la saignée du pied , et avec d'autant plus de raison , qu'elles agissent plus près de l'endroit d'où il faut écarter toute espèce de fluxion. Si cependant un engorgement de l'utérus en rendait l'application indispensable , on devrait la faire précéder par une saignée générale , et par des dérivatifs appliqués sur des parties plus ou moins éloignées , ou sur celles qui sympathisent avec l'utérus.

Ces circonstances difficiles , et d'ailleurs susceptibles de nombreuses modifications , doivent être décidées par la sagacité du médecin , et éclairées par une plus grande expérience.

Quel que soit le mode que l'on emploie , ces évacuations sanguines sont généralement regardées comme le plus sûr moyen de prévenir le squirrhe et le cancer de l'utérus et des mamelles.

Purgatifs , lavemens et bains de siège. Une méthode bien déraisonnable , et dont les fondemens sont si solides , que l'on chercherait en vain à les renverser , c'est l'usage des *purgatifs* dont les femmes usent à tout âge , et particulièrement à cette saison de leur vie où elles sont tourmentées de constipation. Ces remèdes , qu'il est bon de signaler , sont , la *teinture sacrée* , les *pilules de Rurus* , et certains *élixirs* , ou tous autres évacuans très-forts , et dont l'aloës fait la base. Elles se les recommandent l'une à l'autre , sans avis de médecin , comme des remèdes précieux et d'une efficacité incontestable. Imprudentes qu'elles sont ! elles ne savent pas que toutes ces préparations aloétiques les disposent aux hémorrhoides , relâchent le fondement ,

et entretiennent l'écoulement en excitant les parties qui environnent la matrice. Elles ne voient pas que , puisqu'on a en vue de favoriser la nature dans la suppression de cette évacuation , il est de toute absurdité de prendre des médicamens que l'on a coutume d'administrer quand on se propose de la provoquer.

Les *lavemens* jouent aussi un rôle important parmi leurs *remèdes de précaution*; et ce serait avec peine qu'on leur ferait voir qu'ils affaiblissent les intestins , dérangent les digestions, et disposent tôt ou tard au cancer du rectum, par l'introduction réitérée de la canule ; que pour ces raisons elles doivent leur substituer , ainsi qu'aux purgatifs , les boissons délayantes , les sucs des plantes chicoracées , aiguisées avec le sulfate de soude , le petit-lait avec addition de tartrite acidule de potasse , de phosphate de soude ; le jus de pruneaux , les tamarins , etc.

Si ces moyens sont insuffisans , il faut , à l'exemple de M. *Pinel* , recommander les *bains de siège*. Ils ont même cet avantage de plus , qu'ils apaisent les coliques nerveuses , modèrent l'ardeur des organes génitaux , la dysurie et la strangurie, dont les femmes de cet âge sont souvent tourmentées. Ils demandent surtout la préférence, en ce que la constipation n'est entretenue que par un état spasmodique du canal intestinal. Mais il faut en user avec beaucoup de modération , si on ne veut pas s'exposer aux accidens que j'ai tant de fois signalés.

Exutoires. L'usage de ces moyens , chez les femmes qui touchent à leur stérilité , peut être requis par diverses circonstances. *Fothergill* préconise le *cautère* à celles qui ont éprouvé , dans leur jeunesse , des éruptions cutanées , des ophthalmies. M. le professeur *Boyer* le rejette au contraire , comme pouvant devenir lui-même un ulcère dangereux lorsqu'il existe quelque vice organique de l'utérus , comme son cancer , ou celui des mamelles , avec engorgement des glandes qui sympathi-

sent. M. Gardien blâme également cette méthode. *Le professeur BOYER*, dit-il, ne l'emploie que pour se conformer à l'usage généralement reçu.

Le vésicatoire, conseillé par *Petit-Radel*, mérite à mon avis la préférence, lorsqu'on juge indispensable l'usage d'un exutoire, 1.^o parce qu'on peut déterminer à volonté la quantité de matière que l'on veut faire sortir; 2.^o qu'ensuite on a la facilité de le supprimer à moins de risque, en prenant les précautions convenables.

Tel est l'aperçu que je m'étais proposé de donner sur la ménopause. Il est facile de voir que cette époque de la vie des femmes est une fonction aussi naturelle que son établissement, et qu'elle n'a rien qui doive les effrayer, puisque tous les maux qu'elles redoutent alors dépendent presque toujours de causes qu'elles peuvent éviter.

Si, chez la femme qui a franchi heureusement cette époque, la dernière saison de la vie n'est pas pour elle l'âge des plaisirs les plus vifs, elle goûte au moins un bonheur tranquille que ne viennent plus troubler les tempêtes des passions et les désordres des sens. Celle qui a eu des enfans, qui en a pris soin elle-même, satisfaite d'avoir rempli les pénibles fonctions que lui imposa la nature, n'a plus qu'à jouir en silence des droits sacrés qu'elle a acquis à l'estime publique et à l'amitié sainte de tous les êtres qui l'environnent..... « Il n'appartient qu'à des peuples barbares d'être inhumains à l'égard de la femme parvenue à cet âge. » (*Lamaze.*)

Sagement dirigée dans toutes les périodes de sa vie, elle arrive à une vieillesse plus longue que l'homme; et, après avoir traversé d'innombrables dangers, appuyée sur la médecine, elle s'éteint sans infirmités et sans douleurs.

Bien convaincu de l'importance et de la difficulté du sujet que je viens de traiter, et sur lequel se sont exercées avec tant de supériorité des plumes d'un mérite distingué, je craindrais de donner une

mauvaise idée de moi, si je n'avouais ma faiblesse, et si je ne confessais la témérité de mon entreprise audacieuse. Je sens aussi que, pour que mon travail soit agréé, j'ai besoin aujourd'hui, plus que jamais, de toute l'indulgence de mes juges; c'est pourquoi je m'empresse de l'implorer, en leur rappelant avec *Labruyère*, qu'on peut exiger beaucoup de celui qui devient auteur pour acquérir de la gloire ou par un motif d'intérêt; mais que celui qui n'écrit que pour satisfaire à un devoir dont il ne peut se dispenser, à une obligation qui lui est imposée, doit avoir sans doute de grands droits à l'indulgence de ses lecteurs.